

2023

**Bulletin de la Société des
Amis de la cathédrale d'Amiens**

Association loi 1901



Les amis
**DE LA
CATHÉDRALE
D'AMIENS**

Directeur de la publication : Brigitte JEANSON

Rédacteur en chef : Pierre VERHAEGHE

Saint-Germer-de-Fly (Oise) :

Abbaye de rencontre et de transition

Anthony Petit

Professeur d'histoire-géographie au lycée Sainte Famille à Amiens

L'abbaye de Saint-Germer-de-Fly est un monument exceptionnel à plus d'un titre. L'attachante abbatiale du XIIe siècle dont l'esthétique confine à l'art roman et à l'art normand dispute à l'élégante chapelle de la Vierge, construite sur le modèle de la Sainte-Chapelle de Paris, le privilège de l'admiration provoquée chez le visiteur non averti. Le site de Saint-Germer-de-Fly dans la partie isarienne du Pays de Bray recèle effectivement un trésor qui nous fait prendre contact avec l'histoire monastique, l'histoire locale et l'histoire de France. Perle du Pays de Bray, Saint-Germer n'en reste pas moins méconnue et sous-exploitée et nous souhaitons ardemment que le site gagne prochainement en popularité.

L'abbaye fut fondée au VIIe siècle mais les vestiges les plus anciens du site remontent au XIIe siècle. Outre l'abbatiale, construite à partir de 1133 - 1135, et la chapelle de la Vierge de 1259, dont l'intérêt semblait tel qu'elles furent classées au titre des Monuments historiques dès 1840 (à titre de comparaison, le château de Versailles fut classé en 1862), des vestiges conséquents subsistent des parties conventuelles de l'abbaye. Malgré les destructions de la Révolution, existent toujours le bâtiment d'entrée dans l'espace conventuel avec son passage voûté et sa porterie, l'ancien grenier de l'abbé, le logis abbatial du XVIIe siècle, l'infirmerie, le « dortoir », la tour dite « guerrière », deux autres tours de l'enceinte, le colombier, des parties du mur d'enceinte, quelques vestiges du cloître (en partie de la salle capitulaire) et l'étang des moines. Seules l'abbatiale et la chapelle de la Vierge sont accessibles à la visite mais la porterie et le logis abbatial sont visibles de l'extérieur.

Un ensemble remarquable donc pour lequel il est donc nécessaire de redonner quelques éléments d'explications. Nous comptons ici donner au lecteur quelques clés pour prendre la mesure de ce qu'il pourra admirer.

Une abbaye brayonne de confins

Si elle ne se décrivit jamais ainsi, l'appartenance au Pays de Bray semble pourtant capitale pour comprendre l'environnement direct de l'abbaye. Plusieurs documents du haut Moyen Âge indiquent que l'établissement se trouvait situation de « confins ». En effet, le fondateur, conformément à la tradition choisit un lieu isolé pour son monastère, aux limites (mais bien à l'intérieur) du pagus bellovacensis, qui deviendra le comté de Beauvais et donc aux limites du duché de Normandie apparu au début du Xe siècle. On ne peut donc pas la considérer comme normande, elle ne le fut jamais. Picarde est une expression qui recouvre une réalité qui n'est pas vraiment celle de Saint-Germer non plus. C'est pourquoi, bien que dépendant de l'évêché-comté de Beauvais au Moyen Âge, au spirituel comme au temporel,



l'abbaye est surtout une abbaye brayonne. Le Pays de Bray est une région naturelle dont le fondement est une formation géologique originale appelée « boutonnière ». Il s'agit d'un anticlinal érodé dans sa longueur donnant un paysage de vallée au fond argileux et bordée de falaises basses et de collines. C'est dans cette vallée qui se spécialisa à partir du XVI^e siècle dans l'élevage, la production laitière et céramique, que s'épanouit l'abbaye et qu'elle possédait le plus gros de ses biens. Le Pays de Bray est aujourd'hui un vaste territoire de 750km² s'étendant de Saint-Vaast-d'Equiqueville au sud de Dieppe à Silly-Tillard près de Noailles et couvrant donc deux départements, l'Oise et la Seine-Maritime. Le fondateur, Germer, né en 584, est d'ailleurs originaire de la région puisqu'il est dit dans les sources hagiographiques (une première Vie de saint Germer fut rédigée au VIII^e siècle) qu'il était le fils de Rigobert, seigneur de Vardes, actuellement hameau de la commune de Neufmarché en Seine-Maritime mais à la frontière de l'Oise actuelle. Bien des discussions existent sur l'emplacement exact du domaine seigneurial mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ces considérations. Retenons que l'abbaye de Saint-Germer-de-Fly se trouve tout proche du lieu de naissance du fondateur et que tous deux se situent autour de la frontière normande, dans sa partie brayonne. Germer était un seigneur franc qui entra au conseil de Dagobert (629 – 639) et fonda en 638 et sur les conseils de saint Ouen, un premier monastère consacré à saint Pierre et dit de « l'Isle ». Actuellement sur le site de Saint-Pierre-ès-Bois (commune actuelle de Ferrières-en-Bray, 76), à la frontière entre Normandie et Beauvaisis toujours, il ne reste aucun vestige visible de cette première fondation. Ce premier site correspondait d'ailleurs au profil de lieu isolé, en l'occurrence un terrain marécageux, qui seyait aux communautés monastiques de ce type. La légende et l'hagiographie nous apprennent ensuite qu'après avoir dirigé l'abbaye de Pentale (actuellement Saint-Samson-de-la-Roque dans l'Eure), il se retira comme ermite non loin de cet établissement. Ce serait après avoir appris la nouvelle de la mort de son fils, guerrier au service du roi Clovis II, vers 655, que Germer fonda un nouveau monastère sur les terres de sa seigneurie d'origine dans un lieu appelé Flaviacum (qui donna Fly en français). On ne sait rien des premiers bâtiments et le doute reste permis quant à l'emplacement même de l'abbaye. Germer mourut en 658 et fut inhumé dans son monastère.

Des débuts difficiles 655 - 863

Il faut noter tout d'abord l'importance de saint Ouen dans la fondation du seigneur franc. Ayant connu l'évêque de Rouen au sein du conseil royal, Germer connut le même parcours que Wandrille, fondateur de Fontenelle en 649 (devenu Saint-Wandrille, en Seine-Maritime) et Philibert, fondateur de Jumièges en 654. La future abbaye de Saint-Germer-de-Fly garda d'ailleurs, tout au long de son existence, des relations privilégiées avec ces deux « abbayes sœurs ». A titre d'exemple, Gennard, le troisième abbé, et Bénigne son successeur, étaient tous deux moines de Fontenelle.

De cette époque qu'on qualifiera de mérovingienne, il ne reste rien sinon, selon un dossier d'information des Monuments Historiques, une tour de l'enceinte dite « tour guerrière », qui pourrait être proche des origines, du VII^e ou VIII^e siècle. Nous doutons fort de la véracité de cette datation.

L'abbaye semble avoir connu très tôt un temps de grande difficulté puisque ses biens furent dilapidés et sa communauté convertie en chapitre de chanoines dès le VIII^e siècle. C'est dans le but de redresser la situation de l'établissement que Charlemagne nomma en 807 son cousin Anségise abbé de « Flaviacum ». Anségise est un personnage puissant et prestigieux, issu d'une branche de la famille impériale. Il supervisa la construction de nouveaux bâtiments notamment une « basilique » entièrement peinte et mit sa fortune personnelle au profit de l'abbaye pour lui offrir de quoi équiper : retable d'argent, croix en argent, étoffes de soie, bibliothèques, livres. Anségise mourut en 833.

Hincmar de Reims, archevêque de Reims et donc métropolitain, supérieur hiérarchique de l'évêque de Beauvais, juriste réputé, accéda à l'abbatiate avant 845 sans qu'on puisse donner de date précise à ce sujet. Nous possédons très peu d'information relative à cette direction prestigieuse mais Hincmar, sans doute peu présent sur place, dû faire face aux menaces puis aux destructions des Vikings dans la région. Les hommes du Nord ravagèrent le monastère en 851. En 863, l'abbaye apparaît abandonnée et ses biens furent confiés, pour protection et préservation, à l'évêque de Beauvais. En 866, un concile ne peut s'y tenir, preuve de l'état de délabrement des bâtiments. Toutefois, c'est en 902 ou 906, que la communauté disparut définitivement suite à de nouvelles déprédations des Vikings.

Une restauration réussie à partir de 1036

L'évêque de Beauvais, devenu comte depuis 1015, se trouvait en possession du temporel de Saint-Germer depuis 863 mais avec l'obligation de tenir la promesse faite alors de restaurer l'abbaye en lui restituant ses biens dès que les conditions seraient plus favorables. C'est l'évêque Dreux (ou Drogon) (v. 1030 – 1058), fondateur par ailleurs de l'abbaye Saint-Symphorien de Beauvais et restaurateur de Saint-Paul, non loin de la cité épiscopale elle aussi, qui prit l'initiative de restituer les possessions et de rétablir la vie conventuelle dans de nouveaux bâtiments. C'est à ce moment, en 1036, que l'abbaye prit le nom de Saint-Germer de Fly. La nouvelle communauté vint de Saint-Maur (actuellement Saint-Maur-des-Fossés, 94) qui avait été réformée par Cluny en 989 et dont l'abbatiale venait d'être réédifiée. C'est donc un groupe de moines porteurs des dynamiques de la réforme qui s'installa dans le Pays de Bray et transmit bien vite aux nouveaux frères recrutés localement une énergie qui fit dès lors leur réputation.

Dès l'abbatiate du premier abbé venu de Saint-Maur (Gonthier), les richesses affluent et le temporel s'étoffe. La Gallia christiana indique ainsi que le monastère reçoit des dîmes (dans 47 paroisses rien que dans le diocèse de Beauvais en 1146), des dépendances (« cellae ») et des églises. Les moines de Saint-Germer reçoivent des biens dans le diocèse de Beauvais mais également dans celui de Rouen et d'Amiens voire au-delà de manière plus exceptionnelle. En 1178, une confirmation de temporel du pape Alexandre III montre que l'abbaye possède des biens dans une centaine de localités différentes avec une forte



concentration dans le Pays de Bray - les abbés sont notamment vicomtes de Bray - dans la vallée de l'Epte, de part et d'autre de la rivière, et autour de Clermont (Oise). La présence de biens clermontois s'explique par la complicité voire l'alliance qui s'est nouée entre les bénédictins et les seigneurs de Clermont à partir de la fin du XI^e siècle, sans doute en partie dans le cadre d'une rivalité de ces grands seigneurs avec l'évêque de Beauvais. Les comtes de Clermont se firent les protecteurs des abbés de Saint-Germer et leur permirent de s'implanter sur les côtes de leur cité fortifiée afin d'y cultiver de la vigne, d'installer un pressoir et de prélever des redevances en vin. De nombreux moines, dont le plus illustre d'entre eux, Guibert de Nogent, était originaire du Clermontois. L'abbé de Saint-Germer Hugues II (1173 – 1180) était fils et frère d'un comte de Clermont. Il devint par ailleurs abbé de Saint-Lucien de Beauvais en 1180 et abbé de Cluny en 1183. Hugues III, abbé à partir de 1190 était lui aussi fils d'un comte de Clermont. L'abbaye a possédé jusqu'à 18 prieurés : 7 dans le diocèse de Beauvais, 8 dans le diocèse d'Amiens et 3 dans celui de Rouen (Vexin). On sait également, que grâce à la générosité de certains seigneurs normands, Saint-Germer avait des biens en Angleterre. Elle posséda même une dépendance à Etrechy, près d'Etampes (91), transférée à Morigny en 1095 et qui finit par prendre son indépendance sous le nom d'abbaye de Morigny en 1106. La fondation des prieurés pouvait être à l'initiative de seigneurs locaux, souhaitant s'adjoindre les services de moines spécialistes de la prière comme à Villers-Saint-Sépulcre (60), premier prieuré de Saint-Germer fondée vers 1060 par Lancelin, châtelain de Beauvais. D'autres furent fondés à l'initiative des moines eux-mêmes souhaitant administrer avec quelques frères à demeure des possessions lointaines comme celles du Clermontois (4 prieurés en tout autour de la ville : Breuil-le-Vert, Breuil-le-Sec, Saint-Remy l'Abbaye à Ronquerolles, Saint-Arnoult de Crapin) ou contrôler une ressource précieuse comme le prieuré de Cayeux-sur-mer (Somme) permettant de garder l'œil et la mainmise sur la pêche puis la route du poisson.

Episodes sous-estimés de la vie gérémaroise des XIe et XIIe siècle

Deux faits, méconnus et exceptionnels, de la vie de l'abbaye du XIe siècle nous semble devoir être portés à la connaissance du lecteur.

Tout d'abord, un auteur majeur du XIe siècle fut moine de Saint-Germer. Guibert de Nogent (1053 – 1124 ou 1130), fils d'un chevalier de Clermont, rédigea une douzaine d'œuvres dont certaines firent sa réputation de théologien et d'historien, même si ses œuvres historiques, emplies de récits miraculeux et d'interventions sataniques doivent être prises avec précaution. Certains n'hésitent pas à faire de lui le précurseur du réformateur Calvin, notamment pour son admirable travail critique et rationnel sur le culte des reliques, et de Voltaire ou des historiens positivistes du XIXe siècle, par exemple pour son fameux récit de la première croisade dont il fut le contemporain et une des sources principales. Ainsi, il rédigea vers 1115 son autobiographie, inspirée des Confessions de saint Augustin, phénomène rare au Moyen Âge et unique pour le XIe siècle et donc chance extraordinaire pour l'historien de Saint-Germer. Guibert a passé 40 ans de sa vie dans le monastère brayon, entre 1064 et 1104, période de la pleine expansion de l'abbaye. Il y décrit une atmosphère de grande rigueur dans l'application de la règle de saint Benoît et d'intense vie intellectuelle. Il y narre par exemple sa relation avec Anselme du Bec, abbé de l'abbaye du Bec (Bec-Hellouin, Eure) puis archevêque de Cantorbéry, qui fut son maître à penser et par la suite canonisé, fait Docteur de l'Eglise et considéré comme un des écrivains majeurs de l'Occident médiéval. Guibert cite également des moines brillants comme Guillaume de Flay, juif converti de Rouen, moine au début du XIIe siècle, qui laissa une douzaine de sermons et des commentaires ou encore Raoul de Flay, plus jeune d'une génération, réputé et diffusé aux XIIe et XIIIe siècles pour son commentaire du Lévitique. C'est un scriptorium dynamique dans lequel Guibert décrit une certaine émulation entre les moines les plus lettrés et très instruit des textes de références et de l'actualité intellectuelle et politique. L'abbaye de Saint-Germer et son scriptorium jouissaient au XIIe siècle d'un certain prestige et d'un réel rayonnement intellectuel. Il faut ajouter que Guibert connut des bâtiments disparus aujourd'hui et surtout l'abbatiale construite à partir de 1036. Il est bien difficile d'en tirer des conclusions précises quant à l'organisation des espaces ou à l'esthétique du bâti et du mobilier mais cet aspect rend le récit du moine plus précieux encore. Guibert fut élu en 1104 abbé de Nogent-sous-Coucy (Aisne), d'où lui vient son nom, où il mourut en 1124 ou 1130.

Un deuxième fait attire notre attention. C'est à l'abbaye de Saint-Germer-de-Fly que Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, obtint en 1066 une entrevue avec le roi de France Philippe Ier dans le cadre de ses préparatifs de débarquement en Angleterre. Guillaume avait besoin de la neutralité du roi de France, voire son autorisation, et de l'assurance que ses biens normands ne seraient pas l'objet d'attaques durant son absence. Le roi de France n'est âgé que de 13 ans et c'est Baudouin V de Flandre, régent du royaume et père de Mathilde, l'épouse de Guillaume qui mena les négociations. Guillaume s'engageait de son côté, en cas de conquête de l'Angleterre, à laisser la Normandie à Robert Courteheuse, présent ce jour à Saint-Germer. Ce fait est donc capital dans l'histoire de la conquête de l'Angleterre par le duc normand. Le choix de Saint-Germer est évident : il s'agit d'un site de frontière entre Normandie et royaume de France. De la même façon que la frontière de l'Epte devint le lieu de fortifications et de combats dans le cadre de la guerre entre Capétiens et Plantagenêts au XIIe siècle, Saint-Germer était un point de rencontre idéal à la limite des juridictions des deux princes.

La reconstruction de l'abbatiale : quatrième église, première église gothique

S'il est bien un motif de la réputation de Saint-Germer aujourd'hui c'est la qualité et la beauté de son architecture. Si la cathédrale d'Amiens est une superbe et puissante manifestation de l'art gothique dans sa pleine expression rayonnante, Saint-Germer-de-Fly est un exemple, rare, des premières expérimentations sur le gothique. On qualifie alors l'église visible actuellement d'édifice du premier âge gothique. La chapelle de la Vierge, construite dans l'axe du chevet de l'église au XIIIe siècle, fait l'admiration des visiteurs. Mais d'un point de vue historique et architectural nul doute que le trésor de Saint-Germer est son abbatiale.

Datation

Aucun document ne permet d'établir formellement le début de la construction ni de proposer le nom d'un architecte. Mais les recherches de Jacques Henriet dont une synthèse fut publiée en 1985 au Bulletin Monumental permettent de parvenir à des conclusions assez définitives sur notre connaissance de l'abbatiale.

Le début de la construction se fit sous l'épiscopat d'Eudes ou Odon II, abbé de Saint-Germer de 1126 à 1133 et évêque de Beauvais de 1133 à 1144. Bien-sûr, son ancienne appartenance au monastère n'est pas étrangère à son impulsion dans la reconstruction d'une église pour l'abbaye. Eudes fut surnommé l'Illustre et était réputé être l'ami de Suger, proche conseiller de Louis VI et Louis VII. Eudes figurait parmi les trois dignitaires de l'Eglise auxquels Suger demanda de procéder à la dédicace du porche de l'abbatiale de Saint-Denis en 1140. Dès 1137, il avait signé comme témoin le testament de Suger et il consacra en 1144 l'autel saint Luc dans le chœur que Suger venait d'élever. Le rapport avec Saint-Denis est intéressant. Longtemps considéré comme modèle et source du gothique, on sait aujourd'hui que la réalité est plus complexe. Les années 1130 – 1140 furent un temps d'intense recherche architecturale et Saint-Germer-de-Fly figure en bonne place parmi les premières réalisations gothiques, expérimentale et indépendante malgré tout de Saint-Denis.

On pense également que les travaux commencèrent sous l'abbatiat de Léodégaire, abbé de 1133 à 1135, ce qui réduit considérablement la fourchette des possibilités pour la datation. Celle-ci est importante car elle place la construction de l'abbatiale à la même époque que celle de la cathédrale de Sens (vers 1135) ou la basilique de Saint-Denis et avant l'érection du chœur de la cathédrale de Noyon (à partir de 1145). Des indices précieux permettent d'étayer la thèse de cette datation précoce. Bien sûr, l'épiscopat d'Eudes (1133 – 1144), ancien moine de Saint-Germer, ami de Suger va dans le sens d'une reconstruction qui fit l'objet de son soutien voire qui fut son initiative. Une importante donation du duc de Normandie Henri Ier Beauclerc, datée de 1133 – 1135 permettait aux moines de prélever 4 chênes dans sa forêt de Lyons « ad usus aedificorum monasterii flaviacensis », c'est-à-dire à l'usage de l'édification du monastère de Saint-Germer-de-Fly. On constate également une multiplication des donations dans les années 1130, semblant signifier l'activité des moines cherchant à trouver des fonds pour la nouvelle construction. Enfin, ces travaux de 1133 – 1135 interviendraient juste après un important transfert de reliques en 1132. Il faut dire que les précieuses reliques du fondateur avaient été transférées à Beauvais vers 902 ou 906 face à de nouvelles attaques des Vikings de Rollon et, les Beauvaisiens s'y étant attachés, ne revinrent pas en 1036. Un premier projet de transfert sous l'épiscopat de Guy (1063 – 1085) avait pourtant été envisagé mais il se heurta à l'opposition des chanoines et des bourgeois de Beauvais. On sait à quel point les reliques et l'attractivité qu'elles génèrent chez les Chrétiens du Moyen Âge importent pour la prospérité d'une communauté religieuse. On peut donc sans peine imaginer que le nouveau projet de transfert des reliques de 1132 ait provoqué un projet de construction qui put se faire grâce à l'entremise d'Eudes et au dynamisme des moines pour trouver des sources de financement.

Caractéristiques

La nouvelle abbatiale est ambitieuse. Elle mesure aujourd'hui 63,75m de long mais elle possédait à l'origine deux tours de façade en plus qui furent détruites durant la guerre de Cent Ans. Abbatiale et chapelle de la vierge (plus tardive) cumulée formait un ensemble de plus de 100m de long. La largeur de l'église du XIIe siècle est de 19m au niveau de la nef et de 27,5m au niveau du transept. Enfin, les voûtes culminent à 20m de haut. La pierre de taille est en marne du Pays de Bray. L'abbatiale est remarquable par la grande unité de style qui la caractérise. La construction s'est étalée sur environ 70 ans avec une pause vers 1167 et reprise après 1172. Seules quelques minimes variations du décor permettent au spécialiste de distinguer deux campagnes.

La première campagne de construction fut celle du chœur, du transept et des trois travées orientales de la nef. La deuxième vit l'achèvement de la nef et la construction du massif occidental, de style normand avec deux tours en façade. En 1206, Philippe de Dreux consacra des autels, ce qui considéré comme le signe du possible usage liturgique de l'édifice et la fin des travaux.

Le plan est traditionnel et se compose d'une longue nef de 8 travées, à bas-côtés étroits, d'un transept saillant, d'un chœur peu profond d'une seule travée droite flanquée de collatéraux et d'une abside ceinte d'un déambulatoire s'ouvrant sur des chapelles rayonnantes. Peu profondes elles aussi, elles étaient cinq à l'origine et sont désormais trois. Chaque chapelle est éclairée de trois baies en plein cintre dont le seul décor à l'extérieur est une archivoltte sobrement moulurée. Des contreforts très simples, sobres là encore, épaulent le chevet. Il s'agit de simples dossierers dont la saillie est réduite à deux reprises par deux ressauts à mesure qu'ils s'élèvent. Le seul véritable souci d'ornementation réside dans la présence d'une corniche sculptée de feuillages et de quelques têtes de monstres. A l'étage supérieur, au mur extérieur de l'abside, l'archivoltte des baies s'enrichit de motifs géométriques et de petits contreforts, sous forme de demi-colonnes engagées terminées par un cône qui rythme le mur de pierres. Une corniche d'arcatures entrelacées couronne également cet étage. Seul ce niveau supérieur, plus richement décoré, annonce l'ornementation intérieure. Sans quoi, l'effet qui se dégage des parties extérieures est celui de la simplicité, de la sobriété. Stylistiquement on y reconnaît l'influence normande toute proche et une mise en œuvre sur le chevet encore très empreinte d'art roman (plein cintre partout, trois baies éclairant les chapelles, ornementation fidèle aux modèles romans). Pourtant, déjà sur ce chevet, l'historien de l'art gothique reconnaît des nouveautés. La présence, entre les chapelles, de puissants contreforts qui s'élèvent par ressauts successifs jusqu'à la corniche de l'étage des tribunes est une rareté pour l'époque et ne se généralisera qu'après dans la pleine expression du gothique. L'abbaye de Saint-Germer-de-Fly est décidément un lieu de rencontre et de transition ; à tout point de vue.

A l'intérieur, chaque chapelle s'ouvre sur le déambulatoire par des arcades brisées abondamment moulurées. Entre les baies, deux faisceaux de colonnettes engagées et hiérarchisées reçoivent les retombées des arcs formerets en plein cintre nettement surhaussés et des deux nervures d'ogives. Des ogives toriques viennent buter sur face interne des arcades mais au point de jonction on trouve une clé circulaire décorée de masques d'animaux qui annonce déjà l'autonomie des éléments caractéristique des agencements gothiques de l'espace. Le voûtement des chapelles associe lui aussi archaïsmes et innovations. Ainsi, la composition des piles entre les chapelles avec leurs colonnettes engagées dont chacune correspond à un des arcs ou des voûtes, ainsi que la disposition biaisée des bases et des chapiteaux de celles-ci annoncent une mise en œuvre qui se généralisa dans les décennies suivantes mais tout à fait expérimentale au moment de la construction de l'abbatiale de Saint-Germer. De la même manière, l'utilisation de culots dans le déambulatoire pour supporter la retombée des ogives (comme on le trouve à Sens), afin sans doute de ne pas alourdir l'ensemble par l'ajout de colonnes supplémentaires, manifeste les essais et les hésitations de l'architecte qui utilisa pourtant quelques mètres plus loin la méthode évitée ici.

La décoration intérieure rappelle les inspirations encore présentes des modèles anciens, romans et les essais modernes, gothiques. Ainsi, si l'arc brisé ne doit pas être surinvesti ou extrapolé comme modèle absolu de l'art gothique, on constate néanmoins qu'il cohabite avec l'arc en plein cintre. Les arcades du chœur sont brisées et surmontées d'un étage de tribunes éclairé de baies en plein cintre. Le profil des



grandes arcades du chœur confirme d'ailleurs la datation haute proposée par Jacques Henriet. Elles sont décorées de larges tores et de lourds chevrons comme on en trouve en Normandie au début du XII^e siècle et qui ont disparu dans les édifices de la génération suivante. On sent ici encore la transition d'un âge à un autre. La présence même des larges tribunes voûtées d'arêtes du premier étage est un archaïsme qui disparaîtra par la suite. Au contraire, le déambulatoire est voûté d'ogives. Tâtonnements, recherches toujours. Un élément important de cette expérimentation repose sur la présence d'arcs-boutants sous les combles des tribunes. Les contreforts extérieurs qui montent jusqu'à la corniche des tribunes viennent épauler les poussées des voûtes hautes transmises par les arcs-boutants internes. Selon Jacques Henriet, « Nous sommes bien en présence, à Saint-Germer, d'une des premières expériences où s'élabore la liaison bientôt généralisée entre voûtement d'ogives et arcs-boutants ». *

Un niveau de baies étroites et rectangulaires, sobres voire austères, toutes obturées aujourd'hui, forment un deuxième étage qui crée donc une élévation à 4 niveaux (en y ajoutant les fenêtres hautes) typique de premier âge gothique. Saint-Germer pourrait bien être la première expérience d'une élévation à quatre niveaux. Le décor sculpté montre lui aussi la recherche de nouvelles solutions tout autant que la subsistance d'éléments traditionnels. Les lourdes ogives au profil torique qui ornent les voûtes du chœur, les clés et les culots portant figurations monstrueuses et démoniaques, les figures géométriques rappellent les motifs de l'art roman. Mais tout cela cohabite avec des feuillages lisses et des chapiteaux à crochets qui formeront la base de la décoration du XIII^e siècle.

Le transept qui fut construit durant la même campagne de construction que le chœur est donc en harmonie avec celui-ci. Toutefois, les tribunes disparaissent dans le transept au profit de deux niveaux de coursière. L'une se trouve au niveau des fenêtres hautes, comme dans le chœur, ce qui rappelle les édifices anglo-normands mais en encorbellement pour ne pas renforcer l'épaisseur du mur. L'autre remplace donc les tribunes, cette fois dans l'épaisseur du mur. A l'extérieur, deux arcs de décharge ont été aménagés dans la masse du mur dans un souci renouvelé d'éviter l'alourdissement de l'ensemble. Le deuxième niveau est éclairé par deux fenêtres en façade et une sur chaque mur est et ouest, ce qui constitue une étape vers les triforiums éclairés typiques du gothique rayonnant. Les ouvertures rectangulaires existant dans le chœur et la nef disparaissent dans le transept, lui donnant une élévation à 3 niveaux.

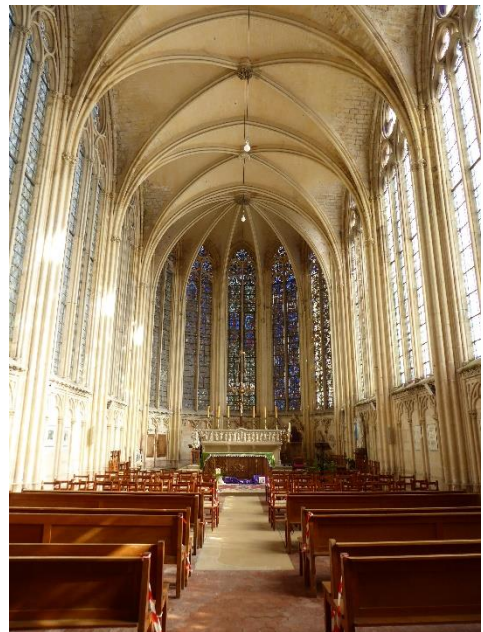
La nef, quant à elle est composée de 8 travées, d'un vaisseau central et d'un bas-côté au nord et au sud. On constate un véritable souci d'unité qui subsiste aujourd'hui malgré les importantes destructions de la fin du Moyen Âge.

La Chapelle de la Vierge

En 1259, l'abbé Pierre de Vessencourt, prit l'initiative de détruire la chapelle d'axe du chevet de l'abbatiale afin de construire une nouvelle chapelle, plus grande, plus ambitieuse, plus moderne ; résolument gothique cette fois. Disons d'emblée que l'appellation « Sainte-Chapelle » souvent usitée localement n'est pas justifiée. Des critères stricts encadrent cette dénomination, tels que la présence de reliques du Christ et la fondation royale de l'édifice. Ce n'est pas le cas ici et les moines de Saint-Germer l'ont nommée Chapelle de la Vierge. Il est vrai, néanmoins que l'architecte s'inspira fortement de la Sainte-Chapelle de Paris pour réaliser ce qui est aujourd'hui un joyau de l'art gothique rayonnant. Jules Corblet n'hésite pas à en faire l'« un des plus beaux monuments de la Picardie ».

L'évêque Guillaume de Grès avait permis en 1249 à l'abbaye de récupérer une nouvelle relique de son saint, un os du bras,

lors d'une cérémonie très solennelle. On pensa donc certainement dès l'époque de Guillaume de Villaines à une adaptation des bâtiments pour exposer dignement les restes de Germer. Pour financer la construction de la chapelle, l'abbé décida de vendre les biens anglais de l'abbaye difficiles à gérer depuis



la France. Les fonctions de la chapelle étaient multiples. Chapelle de dévotion à Marie d'abord bien sûr. On retrouve d'ailleurs deux statues, une Vierge de l'Annonciation et une Vierge à l'enfant (mutilée), dans la chapelle symboles du développement du culte marial au XIII^e siècle. Chapelle reliquaire ensuite comme on l'a dit. Le maître autel était en effet constitué d'une cage à claustra ce qui semble prouver que la chapelle était destinée aussi à l'ostension et à la dévotion des reliques du saint fondateur. Chapelle funéraire également comme le prouvent les nombreuses pierres tombales présentes en son sein, d'abbés, de prévôts de l'abbaye mais aussi de laïcs comme deux châtelains de Beauvais. Oratoire privé de l'abbé enfin, sans doute.

Si l'inspiration stylistique de la chapelle sont parisiennes, son influence, car elle en eut fut surtout normande. Abbaye de transition toujours, ici, entre les provinces. Laurent Lecomte, auteur d'un mémoire sur la chapelle de Saint-Germer, parvint à déterminer l'identité de l'architecte de la chapelle qui n'est autre que Jean Davi, l'architecte du portail des Libraires de la cathédrale de Rouen, élevé en 1300 - 1306. La chapelle, ou plutôt sa rose par laquelle il parvient à ses conclusions, influença directement le choix de l'architecte par l'archevêque de Rouen, Guillaume de Flavacourt, issu du Vexin proche de Saint-Germer et entretenant de bonnes relations avec l'abbaye. Une rose d'une ressemblance frappante à celle de Saint-Germer fut sculptée sur le portail de la cathédrale de Rouen. La chapelle de la Vierge de Saint-Germer brille par son élégance, sa finesse, sa luminosité et la qualité de ses vitraux qui nécessiteraient un article à part entière. Elle est aujourd'hui visible dans son état du XIII^e siècle, sans bouleversement d'importance dans son organisation ou sa décoration.

Les modifications du parti originel de l'abbatiale

Dégradations de la Guerre de Cent Ans et reconstructions 1380 - 1536

Lesdites modifications ne sont que le fait de la nécessité et notons qu'elle garde globalement son unité, son harmonie et sa mise en œuvre d'origine. Toutefois, sous l'abbatiale de Jean IV de Silly (1380 – 1390), peut-être vers 1389, dans le contexte de la Guerre de Cent Ans, les hommes de la garnison de Gournay détruisirent les deux tours de façade de l'église, emportèrent les cloches et ruinèrent le pays alentour. Les conséquences furent dramatiques. Les voûtes des six premières travées occidentales du vaisseau central de la nef s'effondrèrent ainsi que celles des tribunes et d'une partie du bas-côté sud. Jean IV fit réparer les dégâts dans l'urgence et son successeur Eustache III (1390 – 1445) fit à nouveau des travaux sans entreprendre de grand chantier de reconstruction. Les moines de Saint-Germer qui avaient fait construire un château au Coudray-Saint-Germer en 1306 afin de se protéger des menaces durent s'y réfugier à nouveau en 1414 mais ils y furent assaillis, délogés et le château ruiné à son tour. Une partie des archives, emmenés par les moines comme un bien précieux, disparut également à cette occasion. C'est Guy Villiers de l'Isle-Adam, abbé de 1502 à 1536, fils du prévôt de Paris et frère de l'évêque de Beauvais, Louis (1488 – 1521) qui entreprit des travaux d'envergure et redonna de l'éclat à l'abbatiale en assurant la survie des parties subsistantes. Il fit construire des arcs-boutants à l'angle extérieur de la nef et du transept pour consolider l'ensemble, les deux travées orientales qui conservaient encore leurs voûtes du XII^e siècle (toutes les autres sont aujourd'hui en bois imitant la pierre) et le nouveau mur de façade, bouchant simplement et sommairement la nef sans mise en œuvre d'un programme architectural ambitieux. Après la mort de Guy Villiers de l'Isle-Adam en 1536, l'abbaye passa sous le régime de la commende.

Les travaux des Mauristes 1644 - 1790

Envisagée dès le XVII^e siècle, la réforme intervint en 1644 grâce à l'arrivée des moines réformés de Saint-Maur (encore !) et couramment appelés les Mauristes. Ils entreprirent alors un formidable travail de récolte et de réorganisation des archives, produisirent de nombreux documents sur l'état de l'abbaye et même une première histoire de l'abbaye par Jean de Boulongne, le premier prieur, qui rédigea aussi en partie un Registre « concernant les choses notables arrivées en ce monastère de Saint-Germer de la Congrégation de saint Maur et de l'ordre de saint Benoît ». Les Mauristes découvrirent des bâtiments dans un état de délabrement avancé et entreprirent donc de grands travaux entre 1655 et 1675, essentiellement sur les bâtiments conventuels, comme le prouve l'existence de deux plans de l'abbaye avant et après ceux-ci. Le registre ayant été tenu précisément de 1644 à 1781, nous avons une vision claire des modifications apportées par la nouvelle communauté. Après la reconstruction des bâtiments du cloître, une nouvelle infirmerie fut édifiée ainsi qu'un logis abbatial. Un collège est alors établi dans les

nouveaux bâtiments à partir de 1686. La prospérité revient à Saint-Germer. En 1697, l'église est blanchie (telle qu'elle l'est toujours) et nettoyée. Des stalles sont installées dans la partie orientale de la nef (1718), des travaux de décoration intérieure sont entrepris dans le chœur notamment le pavement. En 1745, des voûtes de bois, imitant la pierre remplacent les lambris provisoires posés au XVe siècle.

En 1790, le maire et ses officiers municipaux viennent dresser un inventaire des revenus et des biens et concluent que les bâtiments étaient en bon état. L'abbaye, comme tous les biens de l'Eglise, sont alors vendus aux enchères comme Biens nationaux, les bâtiments conventuels démolis mais les églises et chapelles conservées pour servir de lieu de culte paroissial.

L'abbaye, monument historique

L'architecture de l'abbaye est caractéristique de l'histoire de l'abbaye : une abbaye de confins, de périphérie, de mélange et de transition. On retient surtout que le relatif anonymat dans lequel elle est aujourd'hui ne rend pas hommage à la grandeur de son histoire et de son bâti. Dès 1840, elle fut pourtant classée au titre des Monuments Historiques mais les avis de très éminents spécialistes s'il en fut quelques années plus tard laisse sans voix. En



novembre 1843, en effet, Emile Boeswillwald, architecte des monuments Historiques, en charge de l'abbatiale de Saint-Germer-de-Fly invita Prosper Mérimée, Félix Duban et Eugène Viollet-le-Duc à visiter le site. A l'issue de cette visite Mérimée écrit à son ami Ludovic Vitet « *Tout cela tomberait si l'on éternuait un peu fort* ». Et cette même année Emile Boeswillwald rendit son rapport. Il estimait que l'église est « dans un tel état de délabrement qu'il est impossible, à moins de dépenser des sommes immenses (ce qui reviendrait à peu près à reconstruire l'église) de la secourir efficacement ». Il concluait même « *une restauration ne pourrait être faite avec efficacité qu'avec une dépense d'au moins 600 000 francs...et certes le peu qui reste en état de conservation ne mérite pas une dépense aussi forte. Je conclus, par ces raisons, à l'abandon de la grande église et à la seule conservation de la Sainte-Chapelle et de son couloir qui peuvent être restaurés...* ». Mérimée approuva et écrivit lui-même « *Pour sauver le monument il faudrait ... une dépense hors de toute proportion avec le mérite qu'il a sous le rapport de l'art... !* ». Les plus grands peuvent donc se tromper puisque l'abbatiale a bien traversé le temps depuis pour le plus grand plaisir de ceux qui la découvrent.

Bibliographie :

Besnard A., *L'église de Saint-Germer-de-Fly (Oise) et sa Sainte-Chapelle*, Paris, 1913

Bonnet-Laborde P., « *L'ancienne abbaye de Saint-Germer-de-Fly* », *Bulletin du Groupe d'étude des monuments et œuvres d'art de l'Oise et du Beauvaisis (GEMOB)*, Beauvais, nos 80-81, 2006

Henriet J., « *Un édifice de la première génération gothique : l'abbatiale de Saint-Germer-de-Fly* », *Bulletin Monumental*, tome 143, n°2, année 1985. pp. 93-142

Lecomte L., « *La « Sainte-Chapelle » de Saint-Germer-de-Fly : un chef d'œuvre du gothique rayonnant* », *Bulletin du Groupe d'étude des monuments et œuvres d'art de l'Oise et du Beauvaisis (GEMOB)*, Beauvais, nos 80-81, 2006

Anthony Petit, *L'abbaye de Saint-Germer-de-Fly (Oise) au Moyen Âge. Constitution et évolution du temporel. VIIe – XIVe siècle, Mémoire de recherche sous la direction de Philippe Racinet*, Amiens, 2007

Photos de © B. Jeansson